

## L'HYPOTHÈSE DU MARRANE, LA DÉSORIENTATION DE LA PENSÉE ET LA CÉSURE DU POLITIQUE

Nous cherchons ici une hypothèse du Marrane qui serait à la métaphysique politique et historique ce que l'hypothèse de l'inconscient a été à la métaphysique psychologique : non pas une thèse, mais une affirmation, une interrogation et une aporie à venir. L'impensable qui vient désorienter la pensée et subvertir les figures du monde connu. Les figures du monde qui s'esquissent aujourd'hui, instables et imparfaitement identifiables, sont accompagnées, portées et transformées par un immense mouvement de régression qui semble ne vouloir plus rien savoir de l'impensable qu'a représenté l'hypothèse de l'inconscient. Cette immense régression contemporaine déclare son allergie à tout ce qui est au-delà du savoir, à ce qui n'est pas donné, constructible, mis à disposition, objet de représentation ou d'identification. Ce refus de l'impensable est le signe d'une régression de l'époque et de la philosophie en deçà d'elle-même, en deçà de ses avancées les plus nécessaires, les plus profondes et les plus risquées. Cette régression ne se fait pas seulement au nom d'un nouveau positivisme, mais aussi bien d'une nouvelle transcendance, l'un et l'autre, transcendance et positivisme, préférant ne jamais se mesurer à l'impossible et à l'impensable d'une éventuelle hypothèse du Marrane.

Nous assistons aujourd'hui à un formidable mouvement de ressentiment et d'allergie à l'égard de ce qui, dans le siècle finissant, aura contribué le plus profondément après Nietzsche à défaire tous les repères de la certitude positive : hostilité profonde, essentielle, à l'égard des pensées de l'être (Heidegger) et de l'inconscient (Freud) et de « la déconstruction » par l'écriture (Derrida). Ces pensées, au-delà de leurs différences, ont en commun d'avoir cherché à exposer tout le donné et tout le constructible à un travail infini de décomposition et de déposition. Elles ont procédé, avec une rigueur d'autant plus

impressionnante qu'elle est restée sans égal, au suspens insensé de tous les objets et de toutes les significations, de toutes les références, afin d'ouvrir la pensée à sa possibilité comme à son impossibilité, et la livrer à l'obligation de passer le pensable pour penser.

Aujourd'hui l'arrière-garde du ressentiment triomphe, y compris sous le dehors des élaborations philosophiques les plus médiatisées, en ne voulant plus rien entendre du travail et de la culture de l'impensable ou de l'inconstructible. Se faisant elle nous prive de ce qui pourrait résister le plus puissamment à la mondialisation de l'équivalence généralisée (la figure dernière du nihilisme) qui étend partout son règne, avec la complicité d'un égalitarisme social et sacerdotal se voulant sans exception. Il ne semble alors plus rester que deux issues (deux pièges) au désert de l'immanence qu'est devenu le monde : ou bien la volonté illimitée d'union avec le Dieu révélé dans l'hyper-fascisme religieux, ou bien le décisionnisme communiste aspirant à une nouvelle terreur. La régression philosophique dans laquelle nous sommes nous prive de l'impensable qu'elle voudrait reconduire au savoir ou à la *mathésis*. Elle se voue à la réélaboration indéfinie et idéologique du communisme, dans l'amnésie de l'histoire à laquelle fait défaut l'anamnèse de la co-appartenance historique du fascisme et du communisme.

L'hypothèse du Marrane cherche à interrompre le fascisme, et le communisme en exposant la politique à une puissante figure allégorique de l'impensable. Il s'agit de briser le lien de la théologie et de la politique, qui commande sans fin le fascisme comme le communisme<sup>1</sup>, afin d'inventer une vie démocratique

---

1. Le fascisme italien, le national-socialisme, et tous les régimes de la politique communiste (de Lénine à Pol Pot, en passant par Staline et Mao) ont divinisé la politique en la relevant dans le moment révolutionnaire. Ils ont annoncé la venue d'un homme nouveau produit par le sacrifice de masses et ont réduit la politique à l'invention d'une communauté identitaire, mythologique et rédemptrice. Ces trois catastrophes totalitaires ont méprisé et détruit des peuples et des populations au nom de la rédemption par la communauté. La corruption totalitaire du projet communiste, si elle est peut-être originaire et congénitale à l'idée d'une communauté politique humaniste, doit être pensée *en même temps* que l'exigence communiste de justice et d'égalité. Il y a, certes, une dissymétrie irréductible entre cette exigence communiste et la pulsion de mort originaire du nazisme. Mais, la dissymétrie originaire entre le communisme et le nazisme ne doit pas être séparée de la corruption totalitaire originaire

libérée de tout désir de religion politique ou de politique religieuse (libérée de l'*ekklésia* et de la communauté, et ouverte à la pluralité, à la multiplicité, à la singularité et au dissensus de la vie démocratique). Ce qu'il nous faut, c'est une pensée à la mesure sans mesure de l'impensable, une altération du monde qui donne lieu non à une universalisation ou à une mondialisation, mais une pluralisation. Le monde pluralisé est peut-être le nom métaphysique de ce qu'on a appelé « la démocratie à venir ».

Si notre monde est devenu celui d'une angoisse mineure généralisée, et qu'en un certain sens il ne connaît plus d'angoisse<sup>1</sup>, c'est que nous vivons, comme l'a vu Jean-François Lyotard, sous le régime hégémonique du litige, de la réparation et de la réconciliation (régime du savoir, du pensable, de la représentation). C'est à ce titre qu'on ne veut plus aujourd'hui entendre parler de différend. Les différends, le dissensus se dissipent, ils disparaissent dans l'opposition massive et vide de pensée du « pour » et du « contre ». C'est pourquoi la réconciliation qui est recherchée aujourd'hui est une simulation qui n'annonce en réalité rien d'autre que le retour de tous les dangers dont elle est la dénégation. L'impensable, le différend, le dissensus sont aujourd'hui occultés et forclos d'héritage.

L'hypothèse du Marrane s'annonce comme l'être, l'inconscient et la déconstruction de la démocratie présente, son avenir et son spectre au-delà de son être. Cette hypothèse est immémoriale et ne peut être exhumée de l'histoire européenne qu'à force d'anamnèse. Les Marranes, obligés de choisir le baptême chrétien pour échapper à la mort, ont pratiqué la religion de la

---

de ces deux monstruosité politiques. Le Capital, qui est la résurrection et la dissémination du Dieu décapité, est aujourd'hui le règne de la pulsion de mort sous la figure de la spéculation financière illimitée. La religion et le culte de ce Dieu morbide (le « capitalisme ») dévaste la terre, et asservit des populations innombrables, les réduit à la misère au-delà de toute pauvreté, au nom d'une économie de la dette et du sacrifice qui sont les conditions de la spéculation. Ce règne aveugle est d'autant plus indécet et impudent, qu'il résulte de la victoire, dans une lutte pour ainsi dire intra-religieuse, contre le communisme : la victoire de l'esprit du calvinisme (le capitalisme) sur le spectre du luthéranisme (le communisme).

1. D'où la multiplication compensatoire des discours et des excitations apocalyptiques.

communauté universelle. Ils ont inventé une nouvelle manière de vivre en secret, clandestinement, une fidélité intérieure au Livre et à la Loi (des Juifs). Ils ont donné le change et sauvé les apparences afin d'échapper à l'Inquisition et aux persécutions du Saint Office de l'Église catholique, mais ils ont en même temps gardé dans leur cœur des traces ineffaçables de la Loi et du Livre. En ce sens, ils ont peut-être inventé une disjonction étrange, «intérieure», passant par eux et à travers eux, une interruption de l'union et de l'unité de la communion, de la communauté et de l'universel, une disjonction de la vie qui s'inscrit, pour survivre, dans le secret, la clandestinité et le devenir-invisible.

Perdus au milieu de la multitude, insaisissables dans l'immanence religieuse, intrus au cœur de l'assemblée ou de la communauté humaine universelle, les Marranes ont inventé le refus d'oublier ce qui était pour eux le Livre de tous les livres et la Loi de toutes les lois<sup>1</sup>. La figure imaginaire, littéraire et sans figure (mais peut-être non légendaire) du Marrane que nous cherchons ici, n'est pas le modèle mais le *schème* (la figure sans figure) de la vie démocratique à venir. La fidélité secrète et admirable du Marrane fait signe vers ce qui aujourd'hui fait défaut aux régimes « démocratiques » : la fidélité au Livre et la Loi de liberté. Le Livre donne l'injonction de la disjonction par l'écriture, la Loi, l'injonction de la disjonction par la liberté. La démocratie à venir est impensable sans écriture ni liberté, elle ne viendra pas sans l'injonction de cette double disjonction.

---

1. Dans un admirable livre, aujourd'hui quasiment oublié, dont l'intelligence sensible est sans doute trop subtile et cultivée pour notre époque, Henri Heine écrit : « la connaissance de l'hébreu s'était éteinte dans l'ensemble du monde chrétien. Seuls les juifs qui se tenaient cachés çà et là dans quelques recoins de monde, conservaient encore les traditions de cette langue. Tel un spectre veillant sur un trésor qui lui a été confié de son vivant, ce peuple assassiné, ce fantôme de peuple, se terrait dans ses ghettos obscurs et y gardait la Bible hébraïque ; et parfois on voyait les savants allemands descendre en secret jusqu'en ces cachettes pour y découvrir le trésor, pour y acquérir la connaissance de l'hébreu », *Histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne*, Éditions Imprimerie Nationale, Paris, 1993, trad. Jean-Pierre Lefebvre, p. 84-85. L'hypothèse du Marrane est peut-être la voie royale d'accès à l'inconscient démocratique, le rêve d'un sauvetage, non de l'âme européenne qui est perdue et qui s'est damnée, mais de l'Europe à venir, inventée, fictive, par une bibliophilie radicale et hyperbolique.

Les Marranes ont inventé, par leur vie, un régime du mélange, qui est aussi une manière d'apparaître sans apparaître : vivre sous le régime de « l'inassimilation », être-avec sans abolir la distinction secrète, inventer une égalité sans équivalence, une aristocratie des gens de peu et du premier venu. Mais que restet-il aujourd'hui des Marranes hormis l'archive de leur souvenir ? Ils ont ouvert un espacement dans l'immanence, une crypte dans la communauté, celle de la singularité secrète, un crypto-judaïsme aussi vieux que le judaïsme lui-même. Comme s'ils étaient à sa source, sa ressource constante, sa capacité à se diviser pour se soustraire à l'identification communautaire et ne pas faire un avec soi ou avec le commun. Le Marrane ne se ressemble pas, et si son judaïsme étrange n'est, jusqu'à un certain point, un secret pour personne, il ne constitue pourtant pas par lui-même une identité, tant il réinvente un judaïsme méconnaissable et original.

La fidélité marrane à l'être juif, faite d'observances obliques, louches, ne constitue pas l'invention d'une nouvelle religion, mais d'une nouvelle disjonction de l'identité et de l'appartenance. Les Marranes existent sans marranisme, et ils sont comme un corps étranger fiché dans le corps de l'idée de communauté. Ils représentent en ce sens l'ironie secrète et clandestine de la communauté en vivant sous le régime du dédoublement, en doublant leur participation aux offices et fêtes chrétiennes publiques, de l'invention de cérémonies juives secrètes et privées.

Cette vie double et dédoublée, qui est bien autre chose qu'une double conscience, constitue la réponse à une hostilité continue, à la perpétuation de massacres et de persécutions quasi ininterrompus. En 1328, les communautés juives de Navarre, en Espagne, furent anéanties pas une série de massacres. Le mercredi des cendres du 15 mars 1391, une foule en délire saccage et détruit le quartier juif de Séville. Une telle vague de massacres est, en quelque sorte, une chose ordinaire dans l'histoire des Juifs. Au cours des croisades, les Juifs ont subi des atrocités et des meurtres collectifs en Rhénanie, en Angleterre, ou encore pendant la peste noire en Allemagne.

Si les Juifs sont chassés d'Espagne 1492, ils sont convertis de force au Portugal. Le 21 mars 1497 a lieu le baptême forcé

des enfants de 4 à 14 ans et l'ordre est donné à tous les Juifs de quitter le Portugal à la fin du mois d'octobre. On assiste alors, dans plusieurs endroits du royaume, à de nombreux suicides. Mais la conversion forcée et massive des Juifs du Portugal n'empêche toujours pas les massacres. En 1503, la famine les fait servir de bouc émissaire. Au printemps 1506, entre 2 000 et 4 000 « nouveaux chrétiens » sont massacrés lors d'un pogrom à Lisbonne. Ce nom paradoxal de « nouveaux chrétiens » est comme une ironie de l'histoire, puisque avant l'apparition de l'Église, les plus anciens chrétiens, ceux du proto-christianisme aujourd'hui oublié, étaient judéo-chrétiens, obligés de vivre et de penser comme des Marranes avant la lettre.

En ce sens, les Marranes ne représentent pas seulement le crypto-judaïsme au cœur du judaïsme, mais ils sont des judéo-chrétiens en deçà de l'Église, une crase judéo-chrétienne louche. Ce n'est donc pas comme l'autre hors du même, mais comme autre du même, que l'Église leur déclare la guerre par l'Inquisition. Lorsque le 23 mai 1773, on abolit définitivement toutes les distinctions entre anciens et nouveaux chrétiens, cela signifie-t-il pour autant la fin des Marranes ? Disparaissent-ils dans la multitude, eux qui persévèrent hors de tout lieu et du regard, sans Temple ni synagogue, exilés dans les greniers, les caves, les vergers ou les champs ?

Le baptême chrétien apparaît comme la possibilité d'un sauvetage, la seule manière d'échapper à la mort pour ceux qui veulent rester ou qui ne peuvent pas partir en exil. Les Marranes sont ceux qui restent. Ils restent là où ils vivent, ils restent hors de l'exil, ils restent juifs, ils sont ce qui reste des Juifs quand ceux-ci ont été chassés, ont fui, ou ont été massacrés. Ce reste se divise et devient innombrable en se dédoublant par devers soi. Qui sont les Marranes ? Combien de Marranes sont-ils ?

Derrière leur imposture (leur vie vouée à l'imitation chrétienne), les Marranes restent plus juifs que jamais, mais dans leur cœur, au fond de leur âme (et de l'inconscient). C'est ce qui les distingue encore et leur donne cette fidélité inflexible et incommensurable, qui les singularise en deçà de toute identification possible. Cette différence du cœur, qui fait l'âme Marrane, est aussi vieille que le judaïsme, elle consiste dans la fidélité

à l'égard de la sanctification du Nom du Dieu imprononçable, fidélité à l'égard de la Loi de Moïse et de la foi dans le royaume messianique de la terre promise.

Cette fidélité immémoriale (inséparable de l'attente messianique) représente la pire hérésie au regard de l'Inquisition. L'idée de l'Inquisition, le projet de soumettre l'hérésie au châtement, à l'âge de l'Église, elle en est inséparable. Le Dieu athée des Juifs, Dieu auquel ils n'ont jamais cru, est intolérable et inassimilable pour la construction et l'édification de la communauté universelle. Les Marranes sont l'hérésie même, ils persistent et persévèrent dans leur alliance avec le Dieu athée parce qu'ils héritent et proviennent de l'élection, qui est l'impossibilité de la conversion et la déconstruction de ce dont l'Église est la construction.

Les Marranes refusent de livrer leur secret, leur histoire reste invisible, hors toute historiographie possible. La résistance marrane relève alors de ce que Milosz appelle « la pensée captive ». Leur clandestinité les voue à ce que Derrida nomme la « clandestination ». La fidélité interminable à la foi juive est comme un trouble de la mémoire, un refus obstiné d'oublier. Il n'est pas anodin qu'une telle folie de la mémoire venue d'une foi sans croyance, ait été combattue par des actes de foi, *autodafé*, et d'abjuration publiques. La nécessité constante du secret pour la foi, est aussi ce que l'Inquisition a cherché à nier et à effacer. Ce secret va de pair avec la franchise et l'affirmation franches du judaïsme par les victimes lors des autodafé.

Pour échapper au regard inquisiteur de ceux parmi lesquels ils vivent, les Marranes ont été obligés de soumettre leur mémoire au trouble de la datation, en changeant les dates de leurs fêtes pour ne pas être reconnus. Les Marranes ne sont pas exactement des renégats juifs, mais des Juifs qui refusent de briser et de livrer le secret d'un judaïsme non sacerdotal. Ils maintiennent la tradition secrète dans le murmure de leur cœur. Ils murmurent à voix basse : « le seigneur a choisi Jésus pour notre peuple. Il nous a confié à lui, mais Jésus nous a trahi. Il s'est endormi, Dieu son père est dans les cieux. Les chrétiens croient en Jésus. Nous, non. Alors saint Moïse est venu sur terre, pour le confondre et veiller sur nous. » Ce judaïsme étrange et fou, judaïsme

du murmure, invente de vieilles prières dans les églises : « je ne viens pas adorer ici le bois ou la pierre; je viens seulement adorer le Très Haut, Seigneur qui nous gouverne ».

La vie marrane semble inséparable d'une essentielle désorientation. Le Marrane est l'être désorienté, et la démocratie à venir ne va pas sans une pensée affirmée de la désorientation. La désorientation, si elle n'est pas un égarement, un être perdu, est pourtant antérieure et plus grave que toute perte. Il y a sentiment de désorientation, surgissement d'une angoisse qui prend le sujet, avant que celui-ci ne prenne lui-même conscience de la perte ou ne se sache perdu. La désorientation est un vertige qui ne donne lieu qu'à une angoisse de néant (le néant du temps et de la finitude), par rapport à laquelle la perte est déjà l'élaboration d'un savoir, le commencement d'une réassurance à l'origine de toute décision d'orientation ou de direction. De la désorientation antérieure à toute orientation et à toute décision provient la secrète terreur qui hante la décision comme son fond sans fond. Cette terreur est aussi une terreur à l'égard du Marrane et de l'impossibilité de toute thèse à son égard.

Dans le moment de cette antériorité, qui n'est pas d'abord chronologique, nul savoir ne peut s'élaborer, le sujet ne sait plus où il est, car la désorientation est intenable, inhabitable, c'est un vide où il n'est peut-être possible que de sombrer. Si la désorientation est en ce sens plus grave que toute perte, c'est qu'elle pèse le poids du sujet qui perd appui et tout repère – par défaut ou par excès de repères – et doit se porter lui-même et se tirer de la désorientation comme le baron de Münchhausen, qui se sauvait avec son cheval de la noyade en se tirant lui-même par les cheveux, réalisant ainsi de manière fabuleuse une amphibologie de la raison, en parvenant à être en même temps levant, levé, et point d'appui ou d'Archimède.

Ce n'est toutefois pas un hasard si nous parlons ici de point d'Archimède et de levant, quand la pensée de la désorientation se cherche, désorientée. L'hypothèse du Marrane que nous proposons ici est une pensée à venir de la désorientation désorientée. C'est en effet le tout du monde qui est mis en jeu, en quelque sorte en balance, quand le sujet est désorienté et perd le

sens (le sens du monde). Le dérèglement de tous les sens vient au sujet dans la désorientation, lui fait perdre sa face de sujet, arrive et le submerge lors de l'apparition du monde – l'apparition qu'il y a de l'apparition et qui surgit à travers l'intuition de la disparition de toute apparition. Cette apparition du monde, de l'être en jeu du monde dans la désorientation, n'est pas une révélation mais l'impossibilité de toute révélation et la fin d'un appui transcendant pour le monde, l'apparition du sans appui du monde, de son cours et de son orbite. Le cours du monde prend alors le sens d'une chute vertigineuse dans laquelle le monde est entraîné par son poids devenu infini, qui s'approche aussi d'un poids nul et d'une infinie légèreté.

Cet effondrement du cours et du sens du monde – aussi bien de sa valeur – dans le sans fond et l'infini où le monde ne pèse pas plus lourd qu'un grain de sable dans le désert, ne doit pas être séparé de la pensée des espaces infinis et de la nuit épaisse, étoilée, que ne vient éclairer aucun soleil. L'hypothèse du Marrane que nous esquissons est inséparable de l'espace étoilé européen. La condition de l'orientation est en effet, comme le rappelle Kant dans le texte<sup>1</sup> qui sert de boussole à tout philosophe qui cherche à s'orienter dans la question de la désorientation, celle de « trouver le levant à partir d'un point fixe ».

La désorientation commence lorsqu'il n'est plus possible de déterminer le levant, le lieu de l'horizon, la direction de la naissance ou de l'apparition du jour, qui est l'apparition du mouvement héliotrope, mouvement qui donne, depuis le ciel, la lumière nécessaire à toute orientation sur terre. La désorientation s'entame quand l'Occident perd son Orient, au moment où l'Occident n'est plus l'Occident d'un Orient, mais aussi lorsque l'Orient n'est plus le lieu de l'apparition de la lumière, quand il sombre dans l'obscurantisme. L'Occident est désorienté quand l'Orient perd la levée du jour et l'apparition de la lumière. Le ciel et le trope du soleil, ou le tropisme, sont perdus et ne donnent plus à la terre la possibilité de la lumière d'un sens du sens.

---

1. *Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ?*, opuscule qui date de 1786.

Il s'agit de ce que Kant aura appelé « la nuit épaisse du suprasensible », laissant ainsi entendre que la désorientation est d'abord et toujours métaphysique, la perte de la métaphysique (métaphysique, « l'objet » et le « sujet » de cette perte), au sens où le sensible, la « phusis », perd tout appui suprasensible dans la désorientation, toute possibilité de se référer, de renvoyer à un sens métaphysique. La désorientation est une perte du sens du temps et de l'espace, elle ébranle l'esthétique transcendantale, c'est-à-dire la condition de la phénoménalité, rendant alors impossible tout schématisme. À cet égard, l'hypothèse du Marrane est le schème de la démocratie à venir, il s'agit d'un schème qui n'est plus référé à aucun schématisme, à aucun pouvoir transcendantal de l'imagination. Lorsque l'esthétique transcendantale est prise de vertige, ce n'est pas seulement la condition transcendantale de toute synthèse possible de l'intuition, de l'imagination ou du concept (respectivement : l'appréhension, la reproduction, la recognition) qui est perdue, c'est le point fixe du je pense (« qui doit pouvoir accompagner toutes mes représentations pour qu'elles soient mes représentations »), c'est-à-dire le point fixe d'une logicité transcendantale, qui se met à vaciller et qui est frappé d'extravagance.

La désorientation est comme une démente du sujet, qui n'accompagne plus ses représentations, mais les abandonne, déserte, et s'adonne à un vagabondage déréglé (aucun sujet de la souveraineté ni aucune communauté de sujets ne peut en sortir indemne). Il serait futile de penser cette démente du je pense, cette extravagance des représentations et ce dérèglement de tous les sens de l'esthétique transcendantale, comme un problème de nosologie ou de psychologie : la désorientation relève de l'être (en deçà de toute ontologie). Elle met en jeu, au-delà de toutes les ontologies historiques, la compréhension de l'être qu'est l'existence, c'est-à-dire l'ouverture à l'être, qui se décide dans l'exposition de l'existence à elle-même. Une autre pensée de la vie et de la survie au-delà de ce que garde encore de trop chrétien la pensée de l'exposition de l'existence à elle-même. C'est donc aussi une figure à venir et différente de l'existence, que l'hypothèse du Marrane met au jour et expose. Si la métaphysique s'y perd et s'y égare, ce n'est pas au sens

où nous serions entrés dans l'époque de la levée de son cadavre et du couronnement du mathème sur le trône déserté de la métaphysique, avec en main le sceptre du pouvoir : on sait en effet, depuis la première préface de la *Critique de la raison pure*, que la Métaphysique est une reine (non un roi), qui erre sans royaume. L'hypothèse du Marrane propose une tout autre métaphysique de la politique et du monde, de la terre, de la mer et des cieux.

La métaphysique, perdue dans la nuit épaisse du suprasensible, a peut-être quitté le ciel pour la terre et le sensible, elle loge désormais son espace infini entre les corps qu'elle espace et dans le jeu où l'être s'inscrit et s'écrit dans l'existence. Cette métaphysique de la « physique », qui n'est pas « la barbarie des purs états affectifs » dont parle Heidegger par erreur à propos de Nietzsche, ne commence pas seulement avec le crépuscule des idoles, à la tombée de la nuit, quand l'orbite du soleil ne vient plus orienter le cours du monde et la marche du passant, elle n'a pas seulement lieu à minuit, au moment où l'épaisseur de la nuit empêche toutes les étoiles d'éclairer le voyageur, mais aussi, comme l'a si profondément aperçu Nietzsche, à midi, à l'instant où le soleil de la raison est à son zénith et où la lumière (la folie) du jour règne sans partage, sans ménager l'espace pour aucune part d'ombre (midi, l'instant où le soleil ne fait plus d'ombre au monde).

Nietzsche répond en ce sens à l'extraordinaire question de savoir quand commence, dans l'histoire, le vertige qui frappe notre esthétique transcendantale et parasite de manière radicale notre sens de l'orientation. À minuit, depuis la nuit des temps, la désorientation hante les commencements, *Bereschit*<sup>1</sup>. Dérèglement séminal, disséminal, pré-archi-originaire qui trouve son acmé dans le midi de l'*Aufklärung*. Avec l'*Aufklärung*, tout recommence, et la désorientation devient vertigineuse lorsque la lumière de la raison, éclairant tout de son sens, touche au sens du sens, et par là à l'insensé du sens qui ouvre la possibilité du dérèglement de tous les sens. À partir et après la première

---

1. Qui n'est pas un commencement absolu mais la séparation et la discrimination au cœur du *Tobu Bobu*, celle du ciel et de la terre, et non d'abord le partage de la lumière et des ténèbres.

guerre mondiale, ce vertige est devenu douleur. Nous essaierons de montrer ici que ce tournant du vertige au xx<sup>e</sup> siècle a rejoué et reconfiguré la guerre du judéo-chrétien (guerre entre juifs et chrétiens, pensées juives et chrétiennes de la guerre), ce vertige a été en partie commandé par cette guerre.

La métaphysique critique et rationnelle de l'*Aufklärung* kantienne, rationnelle en tant que critique, élabore un rempart contre la théologie<sup>1</sup> et cherche dans l'histoire des signes pour éclairer la raison dans la brume du non-sens politique. Cette métaphysique désorientée par l'historico-politique ouvre sur l'annonce insensée de l'insensé, au § 125 du *Gai Savoir* de Nietzsche, où la « mort de Dieu » revient à « effacer tout l'horizon ». Quand l'*horizein*<sup>2</sup> est effacé et que la limite où commence le lever du sens et du soleil devient introuvable, Dieu ne peut alors plus servir de « point fixe » sur lequel une orientation pourrait s'appuyer. La désorientation et l'illimitation du sens, la dé-limitation et le dérèglement de tous les sens, commencent avec la fin du théologique, en deçà de l'invention du Dieu mort et de sa résurrection (à partir de la théologie de la croix de Saint Paul), au moment où les dieux meurent de rire en entendant le Dieu monothéiste du monothéisme se déclarer l'unique et le seul dieu<sup>3</sup>. L'hypothèse qui cherche les traces du Marrane abandonne toute théologie du dieu vivant ou du dieu mort.

Quand la métaphysique recommence en abandonnant le suprasensible à lui-même – car elle ne peut que s'égarer interminablement dans l'épaisseur de sa nuit, et qu'elle investit le sensible de l'existence et la raison, il lui faut alors chercher à faire la différence là où il n'y a plus de différence. Là où la différence verticale, qui servait de sens à l'orientation, disparaît et ne peut plus servir d'échelle de mesure, il faut (injonction d'une obligation et d'un appel qui sont non pas moraux, mais archi-éthiques) s'orienter, c'est-à-dire faire des différences, et non plus chercher à faire *la* différence dans une décision – se garder de la décision et peut-être ainsi de l'archi-fascisme toujours structuré par un décisionnisme –, mais des différences sans verticalité.

---

1. Cf. *Architectonique de la Critique de la raison pure*.

2. La limite de la vue où se séparent le ciel et la terre.

3. *Ainsi parlait Zarathoustra* III, 2, « des renégats » ou « des apostats »

Comment faire aujourd'hui des différences (gauche/droite s'inquiète déjà Kant) au cœur béant de la désorientation, sans chercher à faire la différence par un décisionnisme archi-fasciste (de droite comme de gauche) ? Cela commence peut-être par l'affirmation de la désorientation et la reconnaissance de la force – sinon de la signification – positive de la désorientation affirmée et suscitée par l'hypothèse du Marrane. Faire des différences qui ne soient pas de l'ordre du sens – c'est-à-dire de ce qui est en jeu dans toute volonté de s'affranchir de la désorientation – et qui ouvre la possibilité ou le schéma d'un commun et d'une communauté. S'il n'y a de sens qu'en commun, il nous faut peut-être aujourd'hui – la désorientation nous expose toujours à la disjonction et à l'injonction du jour de l'aujourd'hui – nous défaire rigoureusement du désir de communauté et déconstruire la co-appartenance historique du fascisme et du communisme, coappartenance à l'horizon de la communauté comme sens de l'histoire et de la politique. L'hypothèse du Marrane n'est ni un programme, ni un projet politique, mais peut-être le cœur secret de la démocratie qui échappe au commun, à la communion, au communisme, et aux politiques de la communauté, à l'annonce générale d'une *ekklésia*. Si une démocratie à venir est possible, peuplée de Marranes, elle le sera comme une politique non religieuse et une non religion politique.

Faire des différences sans volonté de sens, au cœur affirmé mais béant et désaxé de la désorientation, ne plus être en désir de communauté, cela nous expose à repenser le passage de la désorientation métaphysique à la désorientation de la politique et de l'histoire. Désorientation d'un sujet à l'autre, qui devrait interdire de recommencer ou de reprendre le geste platonicien d'une philosophie politique et d'une politique philosophique, sans pour autant refouler ce geste dans l'amnésie. L'hypothèse du Marrane oblige à prendre acte de la désorientation, à l'affirmer, sans vouloir fuir, à s'enfoncer dans le labyrinthe du monde, bien que ce labyrinthe ne désigne plus un lieu habitable, mais intenable, un monde hors de ses gonds, hétérogène à lui-même et pluriversel. Le Marrane anime et aime ce labyrinthe qui doit solliciter et ébranler puissamment la philosophie dans son désir inaugural de soutenir une politique de la vérité ou de l'être, une politique vraie.

La désorientation marrane et démocratique nous oblige à penser à la mesure de l'impensable, du sans mesure, du non phénoménal et du non représentable, à penser sans les critères de la certitude métaphysique qui sont décomposés et ne peuvent plus servir d'appui à la philosophie politique. L'impensable devient le champ sans repères, l'espace de la pensée désorientée quand la vérité du sens et le sens de la vérité ne peuvent plus servir d'appui à la pensée, notre désorientation n'est alors plus figurable, plus reconnaissable. À l'âge des catastrophes historiques et politiques du fascisme et du communisme, Hannah Arendt a su engager sa méditation politique dans l'analyse des tentatives philosophiques (de Platon à Heidegger et au-delà) de penser et d'engendrer un politique de la vérité, une politique vraie, une politique philosophique à partir d'une philosophie politique.

Le désastre historico-politique dans lequel nous sommes aujourd'hui, qui est le ciel vide d'un astre fixe diffusant sa lumière sur toute la terre, et sur lequel pourrait venir se fonder ou se référer toute opération de philosophie politique, nous voue à une désorientation essentielle, qui n'est pas seulement celle d'un ciel vide, mais de cieux peuplés d'étoiles – l'hypothèse du Marrane est peut-être, en ce sens, l'acte de naissance du projet européen et de l'idée démocratique. Ce peuplement ou cette pluralité nous expose à un nouvel âge de la responsabilité et du jugement. Il nous faut aujourd'hui juger et discriminer sans critères, faire d'infimes et d'infinies différences au cœur sans cœur de la pluralité étoilée des singularités, sans astre royal (la ruine du sujet de la souveraineté doit se poursuivre avec la déconstruction des sujets de la communauté et de la communauté comme sujet). Mais cette responsabilité, peut-être plus exigeante, plus compliquée, en tout cas étrange et énigmatique, commence à l'âge de la césure de la philosophie politique. Nous devons aujourd'hui, telle est notre nouvelle mais très vieille responsabilité, ne plus être en désir d'une philosophie politique, ne plus vouloir articuler une pratique politique sur une théorie ou, cela ne revient pas au même, une philosophie.

Si une telle articulation n'est plus possible et que notre désorientation est une césure de la philosophie politique, cela ne

signifie pas que notre nouvelle responsabilité, prescrite par la teneur sans figure de la désorientation, nous tiendrait quittes de l'anamnèse de l'histoire et de l'histoire de la vérité, ni qu'elle interromprait l'impératif de penser. La tâche sans vocation de la pensée n'a peut-être jamais été aussi urgente et nécessaire, aussi rare et désorientée, puisque nous avons à penser la politique tout autrement, à partir de la césure de la philosophie politique (le Marrane est ce qui reste au cœur de la césure, il vit dans l'endurance de la césure). La césure est un événement vide ou nul, où ne se révèle plus rien, événement qui interrompt la tentation d'immédiateté de l'articulation de la politique sur la philosophie, événement sans réponse qui ne peut donc plus être une centralité de l'histoire. Hormis quelques tentatives restées sans réponses, nous oublions et perdons aujourd'hui la césure. Nous sommes pour cela incapables de dépasser « l'horizon indépassable de notre temps » que Sartre a déterminé comme communisme, communauté et idée du commun. Nous ne parvenons pas en effet à penser une politique impensable et sans communauté. Pour cela il nous faudrait inventer une tout autre langue ou *logos* de la politique à partir d'une déconstruction rigoureuse de la philosophie politique, passée, présente et à venir, inventer une hypothèse marrane du Marrane.

Lorsqu'il s'agit de penser une liberté de l'égalité et une égalité de la liberté, nous sommes en effet pris au piège par l'identification de l'égalité avec l'équivalence sans distinction. Il manque en ce sens à la politique de notre temps la pensée d'une distinction égalitaire, d'une nouvelle noblesse démocratique qui permettrait de nous orienter au cœur de la désorientation où nous tient, de manière vertigineuse, la nullité de l'équivalence généralisée. Si la philosophie politique est finie, et que cette fin est l'événement d'une césure, nous devons aujourd'hui nous défaire du fascisme et du communisme, de leur co-appartenance historique (théologico-politique, religieuse), quelles que soient leurs dissymétries et leurs différences, leurs oppositions dont nous ne parvenons toujours pas à nous libérer. Ces oppositions condamnent le démocratisme de la démocratie à l'absence égalitariste de distinction, absence sociale et sacerdotale qui interdit toute égalité et liberté effectives. C'est alors la pensée d'une tout autre méta-

physique (l'hypothèse du Marrane) et d'un tout autre langage de la finitude qui manquent encore à la politique.

La désorientation aggrave la confusion et permet à certains d'assimiler ignoblement le démocratique au démocratismes de l'équivalence généralisée, pour ensuite imputer à l'idée démocratique la responsabilité ou la complicité avec les horreurs du fascisme, nous vantant les vertus de la terreur révolutionnaire quand il s'agit de faire la décision et de nier la désorientation qui prive d'avenir une telle « hypothèse communiste ».

La désorientation exige de la pensée que celle-ci se tienne à distance du désir de communauté, de la volonté de décision et du rêve apocalyptique de terreur. Cette exigence est celle de l'hypothèse du Marrane. Avec les dénégations fascistes et communistes de la désorientation démocratique, la possibilité d'un sujet de la volonté, de la décision et de la politique, d'un sujet de la communauté et d'une communauté de sujets est remise en jeu. Il nous faut aujourd'hui penser au contraire une pluralité de libertés asubjectives et sans sujet, ainsi qu'une distinction égalitaire (pour tous et personne) sans l'horizon d'une communauté. On a appris des penseurs qui ont exposé leur pensée à la catastrophe de l'histoire européenne, que le temps est venu de se défaire toute apocalyptique destinée à ouvrir la possibilité d'une vérité terrorisante et d'une terreur de la vérité. Au-delà de toute apocalyptique, il ne reste rien d'autre que la possibilité d'un agir historique échappant aux catégories de l'action politique, un agir en quelque sorte sans action, sans sujet et sans vérité. Un agir et une pensée du peuple par sa pluralité et sa multitude.

Certains dénonceront une telle pensée de la désorientation comme une « rhétorique » vaine, une métaphysique sans politique, une philosophie s'abandonnant au conservatisme de la social-démocratie. Il faut, avec plus de rigueur, répondre que le suspens de la philosophie politique – sa césure – est la condition à laquelle nous expose l'hypothèse du Marrane. Celle-ci nous oblige à penser l'événement dans son historicité, pour résister à l'occultation et aux falsifications de ce qui vient, qui est venu et qui viendra.